



Universiteit
Leiden
The Netherlands

La biographie d'un paysage. Etude sur les transformations de longue durée du paysage culturel de la région de Fort-Liberté, Haïti

Jean, J.S.

Citation

Jean, J. S. (2019, September 10). *La biographie d'un paysage. Etude sur les transformations de longue durée du paysage culturel de la région de Fort-Liberté, Haïti*. Sidestone Press, Leiden. Retrieved from <https://hdl.handle.net/1887/77744>

Version: Publisher's Version

License: [Licence agreement concerning inclusion of doctoral thesis in the Institutional Repository of the University of Leiden](#)

Downloaded from: <https://hdl.handle.net/1887/77744>

Note: To cite this publication please use the final published version (if applicable).

Cover Page



Universiteit Leiden



The handle <http://hdl.handle.net/1887/77744> holds various files of this Leiden University dissertation.

Author: Jean, J.S.

Title: La biographie d'un paysage. Etude sur les transformations de longue durée du paysage culturel de la région de Fort-Liberté, Haïti

Issue Date: 2019-09-10

Approcher le paysage

3.1. Le paysage

La notion de paysage est très complexe et ambiguë. Au MoyenÂge, les mots *landschap* (ou *lantscap*), *landskab* et *Landschaft* se référaient à la trinité de la terre, des gens et du territoire (Olwig 1996, cité par Kolen et Rennes 2015 : 29). Aujourd'hui, cette notion est discutée au travers d'un vaste champ disciplinaire, et attire beaucoup de chercheurs d'horizons scientifiques différents, sa définition a évolué pour aller au-delà d'une simple description de la nature et de l'environnement. Dans ce cas, elle ne peut être résumée à une simple vision naturelle de notre environnement, puisqu'il est façonné par des relations humaines, et devient donc partiellement un produit culturel. Désormais, par rapport aux conceptions traditionnelles, on lui a attaché une double réalité qui se veut être objective et subjective. Objective parce que, « le paysage est d'abord, ontologiquement [...] une étendue d'espace offert à l'œil, mais qui, dans sa matérialité, préexiste au regard susceptible de l'embrasser » [...]. La réalité subjective s'explique par le fait qu'un paysage, dans « l'usage normal du mot, n'est constitué comme paysage que par le regard qui s'attache à lui » (Lenclud 1995 : 5). S'interroger pertinemment sur la notion du paysage conduit à l'appréhender dans sa dimension sociale et culturelle, c'est-à-dire qu'il ne peut pas exister en dehors des actions humaines qui le transformant au quotidien.

C'est donc élément culturel résultant des actions et des interactions humaines et naturelles. Berque souligne que « le paysage est une entité relative et dynamique, où nature et société, regard et environnement sont en constante interaction (Berque 1994 : 6). Qu'il soit perçu ou construit, le rapport dialectique entre eux reste incontestable (Knapp et Ashmore 1999 : 1), le paysage s'inscrit toujours dans un cadre spatio-temporel et se connecte avec des rapports anthropiques. Les valeurs culturelles et symboliques associées au paysage font de lui un paysage construit par les individus qui y habitent à travers le temps. C'est alors qu'il est toujours en constante transformation (Gosden et Lock 1998). Chaque société ou groupe social y laisse toujours son empreinte que les spécialistes peuvent étudier suivant des approches et des perspectives différentes. Comment l'étude sur les implantations précoloniales et coloniales peut-elle nous aider à comprendre la transformation du paysage dans la durée ? Ces événements correspondent aux relations que les divers groupes sociaux entretiennent avec leur milieu ce qui génère un paysage de multicouches culturelles. Pour étudier ce paysage, des pers-

pectives archéologiques, historiques, anthropologiques, écologiques peuvent être mises en avant pour retracer son évolution à travers le temps. Dans le cas d'une étude sur le long terme cela nécessite des approches interdisciplinaires pour permettre d'apporter des informations plus complètes.

3.2. Paysage morphologique

Si le paysage a été influencé par des interventions humaines (Duncan et Ley 1993 ; Oakes et Price 2008), cela sous-tend qu'il est le résultat des interactions humaines et de l'environnement (Sauer 1963 : 343). Cette position corrobore l'idée que le paysage est représenté dans sa dimension morphologique. C'est une approche holistique du paysage qui met en perspective les caractéristiques physiques, y compris les variables environnementales, et les éléments culturels, c'est-à-dire les activités humaines pour former le paysage culturel. Toutefois, certains auteurs soutiennent que les aspects symboliques et idéologiques associés à ces éléments doivent être aussi pris en compte (Duncan et Ley 1993 ; Mitchell 2000, 2002).

C'est dans cette perspective que l'aspect physique attribué au paysage a suscité d'autres points de vue, consistant à considérer métaphoriquement le paysage comme un document aussi lisible qu'un texte. Dans les années 1980, la considération du paysage comme texte informatif par représentations, a été normalement mise en avant par des géologues, géographes, archéologues. Des détails en rapport avec les caractéristiques du paysage occupaient alors une place importante, aussi, des chercheurs post-structurels ont-ils propulsé cette vision (Barnes et Duncan 1992 ; Duncan et Duncan 1988). Ils ont mis en avant l'idée de différentes lectures ou interprétations du paysage qui sont non seulement individuelles, mais elles qui peuvent aussi être comprises et façonnées par des discours culturels au regard des histoires multiples et complexes partiellement reconstituables (Duncan et Duncan 2010 : 230).

Si le paysage est façonné par un ensemble d'évènements temporels qui participent à sa construction, il était clair que l'environnement, dans un cadre spatio-temporel précis, n'a pas toujours eu la même signification pour les différents groupes qui vécurent dans ce contexte à différentes époques. Pendant la période coloniale en rapport avec cette étude, le paysage représentait une source de richesse, une sorte de paradis terrestre qu'il fallait exploiter à grande échelle. Par exemple, ce que représentait pour les asservis le paysage peut être appréhendé dans les relations quotidiennes qu'ils développaient avec l'espace de travail sous le joug de l'oppression. Pour les asservis, le paysage colonial était toujours, dans tous les sens, révoltant (Casid 2005 : 213). Vivre dans les plantations coloniales était une tentative de construire, en leur manière, un paysage de résistance (Delle 1998 ; Hauser et Hicks 2007). Ce dernier est soutenu par leur mode de vie quotidien exercé dans l'espace social qu'ils ont créé pour survivre. Les rapports sociaux définissent non seulement les différentes manières d'agir dans le paysage colonial, mais aussi la matérialité à laquelle les colons et les asservis, sont attachés. Cette matérialité concerne les objets d'usage de la vie quotidienne, les maisons dans lesquelles ils ont habité et les bâtiments industriels dans lesquels ils exercent des activités artisanales et domestiques. Pour explorer la manière dont le paysage a été façonné au fil du temps, il est important de l'étudier dans sa dimension biographique.

3.3. Palimpseste complexe dans la longue durée : approche biographique du paysage

Étudier les manifestations des activités humaines exercées pendant un certain temps nécessite une approche conceptuelle et méthodologique basée sur la perspective de biographie du paysage, en considérant la question de la longue durée. Des approches basées sur la géographie humaine et historique avaient longtemps mis en relief la question des activités humaines en relation avec le temps et l'espace²⁷. Ces derniers ne sont pas statiques et donc toujours en constante dynamique. En effet, le thème de la longue durée a connu une attention considérable pour étudier et comprendre les événements reflétant les activités humaines. Fernand Braudel de l'école des Annales a émis l'idée de la notion de longue durée pour expliquer les phénomènes de l'histoire humaine qui sont différents, mais reliés dans le temps (Braudel 1958). Il avait identifié les contextes temporels tels que courte durée, moyenne durée et longue durée (Braudel 1958, 1969). L'étude de la longue durée est l'approche qui permet de comprendre les développements historiques et d'expliquer leurs causes et dynamiques en s'appuyant sur la connaissance de leur échelle temporelle et géographique (Ames 1991). Les activités humaines relatives à la longue durée concernent des générations, des siècles et même des millénaires. Selon Braudel, la longue durée englobe toutes les temporalités de l'histoire (Braudel 1958). Cette approche a influencé beaucoup d'archéologues qui ont abordé leurs recherches dans la longue durée pour appréhender le développement à long terme des sociétés du passé (voir par ex. Ames 1991 ; Barker 1995 ; Bintliff 1991 ; Knapp 1992). Les travaux archéologiques les plus récents de Tilley s'inscrivent dans la perspective annaliste pour expliciter l'histoire du paysage de *East Devon Pebblebed Heaths*, en mettant l'accent sur les processus diachroniques c'est-à-dire davantage sur les modèles à long terme que sur les événements à court terme (Tilley 2017 : 5). Par ailleurs, son travail développe spécifiquement une perspective directement inspirée des traditions théoriques philosophiques existentialistes et phénoménologiques qui sont elles-mêmes fortement influencées par un accent marxiste sur les pratiques matérielles (Tilley 2017 : 7).

C'est une approche du paysage dite écologie historique, mise en avant par les chercheurs de différents horizons qui la définissent aussi de manière distincte. En effet, elle est enracinée dans une interprétation matérialiste de la relation entre l'humain et l'environnement (Balée 2002 : 2 ; 2018 : 7). L'écologie historique « commence par la présomption que les paysages contemporains sont le résultat de multiples facteurs qui ont interagi de manière complexe tout au long de l'histoire [...] » (Crumley 2006 : 18). Une façon de considérer le paysage dans sa réalité spatiale et temporelle ayant connu des modifications au cours du temps suite aux activités humaines (Balée et Erikson 2006 ; Crumley 1994 ; cf. Girel 2006 ; Crumley 2002). Des directions relatives à l'anthropologie, écologie et conservation résument généralement les grandes lignes de l'écologie du paysage (Girel 2006 : 249-264). Elle recourt à un ensemble de concepts et de méthodes par la combinaison des données interdisciplinaires provenant des sciences biologiques et physiques, des sciences sociales et des sciences humaines

27 Vers la fin du XIX^e siècle, Paul Vidal de Blache et son école ont porté une grande considération sur les relations entre humains et l'environnement, allant à l'encontre du déterminisme environnemental allemand qui prônait le rôle prépondérant de l'environnement sur les activités humaines.

(Crumley *et al.* 2017 ; voir aussi Odonne et Molino 2018 ; Rostain 2018 ; Rostain et Saulieu 2016 ; Siegel 2018). Donc, l'approche de l'écologie historique permet de considérer l'humain comme un être « indissociable au milieu dans lequel il évolue. Bien plus, les interactions intimes qu'il entretient avec son paysage sont à la base de son identité » (Rostain *et al.* 2018).

L'approche de longue durée a influencé d'autres recherches interdisciplinaires sur les relations à long terme qui existent entre les humains et l'espace géographique dans le temps. Cette approche permet de mieux comprendre les différentes couches du développement historique d'une région comme une sorte de palimpseste. Les façons particulières d'aborder le paysage qui le font considérer comme un palimpseste, sont parfois mises en avant pour expliciter le phénomène de la concentration de diverses couches culturelles qui résultent des traces d'activités humaines, visibles dans le paysage. Ces traces d'activités peuvent posséder différentes significations à travers le temps, non seulement pour les personnes qui les ont créées, mais également pour celles qui les ont perçues. Les différentes manières de concevoir et de transformer le paysage par des groupes sociaux constituent en effet le palimpseste comme la coexistence de multiples visions et impacts de différentes cultures sur le paysage.

L'origine du palimpseste comme pratique remonte au Moyen-Age, avant l'invention de l'imprimerie. Pour des raisons probablement économiques, les anciens écrits sur les papyrus auraient été transformés en nouveaux parchemins pour être réutilisés en les recouvrant de nouveaux textes. Cependant, les traces des premières écritures sous-jacentes peuvent être visibles suivant les formes antérieures. Le terme trouve ainsi son origine au milieu du XVII^e siècle, pour décrire la superposition des textes. Le mot palimpseste, qui normalement représente donc la relation hypertextuelle, est devenu une métaphore utilisée dans les études des sciences humaines et sociales, pour parler des traces qui sont introduites dans le passé, en rapport à la culture, aux objets, à la langue et aux éléments naturels. Cependant, il est plus largement utilisé dans les études des paysages culturels.

Une approche similaire du paysage comme palimpseste peut être trouvée dans la géographie historique française de Vidal de la Blache, fondateur de la géographie académique française moderne. Vidal voyait les paysages comme des indicateurs visuels de relations holistiques entre les humains et les milieux naturels, chacun portant un genre de vie ou un mode de vie particulier (*cf.* Duncan et Duncan 2010 : 228). Cependant, il faut noter que Sauer et l'École de Berkeley avaient mis l'accent sur le fait que le paysage est constitué des changements caractérisés par différents marqueurs informatifs tout au long du temps. La vision de Sauer peut être comprise dans l'analogie du paysage comme palimpseste. En 1953, l'archéologue anglais Durant Osbert Guy Stanhope Crawford avait utilisé, dans son ouvrage *Archaeology in the Field*, le concept de palimpseste en référence au paysage routier romain, qu'il faut déchiffrer afin de reconstruire des parties qui ont été effacées et réécrites dans le temps (Crawford 1958 : 51-52). Plus tard, le terme a pris un essor important notamment avec Geoff Bailey comme un outil méthodologique pour soutenir sa conception relative au *Perspectivism temporel* (Bailey 1983), mais largement utilisé par d'autres chercheurs archéologues à la fin des années 70 et au début des années 80 (Aston et Rowley 1974 : 14 ; Chevalier 1976 ; Jones 1973 ; voir Malinsky-Buller *et al.* 2010 : 1).

Cependant, le concept avait été mis en avant pour la première fois en 1979 par le géographe américain Donald Meinig dans *The Interpretation of Ordinary Landscapes*. Dans l'introduction de cet ouvrage, il fait usage du concept de palimpseste pour renvoyer à la complexité du paysage (Meinig 1979 : 6). La considération des palimpsestes dans l'interprétation archéologique fournit alors un moyen de comprendre comment différents aspects de la formation d'un assemblage se rapportent à l'établissement de la contemporanéité (Sullyvan 2008). « Attribué aux traces physiques et marques, le palimpseste est considéré comme une superposition d'activités successives, dont les traces matérielles sont partiellement détruites ou retravaillées à cause du processus de superposition » (Bailey 2007 : 203 ; cf. Bailey et Galanidou 2008 : 2018). En effet, Bailey et Galanidou avancent que cette superposition peut se produire à différentes échelles, allant de l'artefact individuel avec son histoire de modification et de changements d'utilisation et de signification à l'accumulation d'une surface habitable dans un site archéologique ou à la distribution de sites et de matériaux dans leur cadre paysager plus large (Bailey et Galanidou 2008 : 218).

Bailey (2007 : 203-208) décrit cinq catégories de palimpsestes : *True Palimpsest*, *Cumulative Palimpsest*, *Spatial Palimpsest*, *Temporal Palimpsest* et *Palimpsest of meaning*. Ces catégories décrites par Bailey se révèlent cruciales dans des perspectives archéologiques impliquant la formation des sites archéologiques associés aux statuts spatiaux et temporels (voir aussi Sullivan III 2008 ; Malinsky-Buller *et al.* 2010). Elles fournissent la clé de la façon dont nous devrions enquêter à plus long terme, la dimension à plus grande échelle de la condition humaine et sa relation avec le monde des vies et des perceptions individuelles (Bailey 2007 : 220). Le *palimpsest of meaning*, décrit par Bailey, met en avant l'aspect intangible que peut constituer un objet ou un site au fil du temps, car cela peut traduire une signification différente pour différentes personnes au cours des périodes successives, et peut-être une signification différente pour différentes personnes au sein de la même société, y compris, dans la société moderne (Bailey 2007 : 208).

Métaphoriquement, le palimpseste renvoie en général à l'histoire de vie ou au développement historique car les traces du passé ne sont pas forcément effacées. Il peut s'agir en effet, d'une sorte de recouvrement des moments historiques. Par conséquent, ces moments historiques stratifiés sont considérés comme des éléments du palimpseste, et le fait de les étudier dans leurs dimensions de longue durée, c'est aussi les appréhender au travers d'un paysage culturel en mutation. En effet, l'approche de biographie du paysage est donc appropriée au processus de compréhension du développement historique d'une région, considéré comme un palimpseste. Cette approche du paysage est héritée de Marvin Samuel (1979), qui a proposé le concept biographie pour expliquer l'histoire du paysage de Manhattan. Samuel soutient que la biographie du paysage a pour préoccupation centrale le rôle des individus – auteurs – dans la création du paysage (Samuels 1979 : 67). Mais l'idée 'biographie' évoquée par Samuel avait pris un sens littéral (Roymans *et al.* 2009). En archéologie, l'approche biographique avait été mise en exergue par Appadurai et Igor Kopytoff (1986) en introduisant l'idée de biographie culturelle des objets. La métaphore du thème biographie employée par Appadurai et Kopytoff est dérivée de l'approche de l'histoire de vie pour étudier des objets, lesquels sont sujets à de multiples significations culturelles au cours du temps. Circulés au travers de différents systèmes de valeurs, ils possèdent leur propre histoire, passant de différentes phases d'acquisition et sont culturellement redéfinis et réutilisés

(Appadurai, 1986 ; Kopytoff, 1986). L'approche biographique illustre la façon dont les objets racontent les histoires de la vie des gens (Hoskins, 1998, 2006), et peuvent changer de statut. Cette approche se taille un rôle important dans le processus d'étude et d'appréhension de l'histoire de vie des objets, d'où un processus mutuel de création de valeur entre les humains et les objets (Gosden et Marshall 1999 : 170 ; Joy 2009 ; Marshall et Gosden 1999).

L'introduction de cette approche dans les études du paysage archéologique a connu un grand succès grâce aux différents travaux réalisés notamment en Europe. Depuis 1990, le thème de biographie devient de plus en plus populaire chez des archéologues géographes, historiens, architectes, etc. (Bloemers *et al.* 2011 ; Beek et Keunen 2008 ; Daniels et Nash 2004 ; Darvill 2006 ; Elerie et Spek 2010 ; Gillings et Pollard 1999, 2015 ; Holtorf 1998, 2002, 2015 ; Kolen, 1995, 2005 ; Lemaire, 1997 ; Mythum 2010 ; Pappmehl-Dufay 2015 ; Pollard et Reynolds, 2002 ; Roymans 1995, 2010 ; Roymans *et al.* 2009 ; Vervloet 2010 ; Tatlioglu, 2010). Cette approche est de plus en plus employée après son introduction par Samuel en 1979. L'approche relative à la biographie du paysage dans les études archéologiques a été vastement mise en avant dans plusieurs programmes de recherches aux Pays-Bas, au travers des recherches pluridisciplinaires, pour comprendre les différents paramètres du paysage de la période pré-historique à la période contemporaine (Bloemers *et al.* 2010 ; Kolen 2015 ; Roymans 2009 : 337-338). Les plus récentes publications sont deux volumes qui explorent une variété de cas d'étude et de projets de recherches en rapport avec des démarches biographiques du paysage (Bloemers *et al.* 2010 ; Kolen *et al.* 2015).

Les premiers travaux de Jan Kolen (2005) sont considérés comme un pont vers le développement de cette approche. Selon Elerie et Spek (2010 : 90), Kolen considère la biographie du paysage comme l'interaction progressive des puissances entre le paysage matériel richement varié et le monde des idées, des significations, des représentations et des mémoires (Elerie et Spek 2010 : 90). Ils avancent que, dans cette approche, le patrimoine est défini par Kolen (Kolen 1995, 2005) dans un sens beaucoup plus large que les simples reliques physiques du passé (Elerie et Spek 2010 : 90). Roymans *et alii* (2009 : 339) ont porté une attention très particulière à l'approche biographique du paysage pour étudier le paysage culturel méridional des Pays-Bas en introduisant une échelle temporelle couvrant plusieurs millénaires. L'approche biographique correspond donc plus à l'idée de longue durée, de la période préhistorique à la période contemporaine, qu'à se concentrer sur un moment temporel spécifique. C'est dans ce contexte qu'ils explorent l'interconnexion des multicouches du paysage générant des transformations du paysage, en tenant compte des places, des sites, des monuments qui sont réutilisés, réorganisés au fil du temps (voir aussi Bender *et al.* 1997). C'est donc une approche qui ne fait pas de rupture nette entre le passé et le présent, puisque dans la période moderne, traiter le passé dans le paysage fait partie intégrante de la condition spatiale des sociétés (Roymans *et al.* 2009 : 339). En associant la recherche archéologique à la recherche historique et historico-géographique, l'approche de la biographie²⁸

28 Valk (2010 : 36-40) a élucidé la perspective géographique de la biographie du paysage. Selon lui, dans l'approche géographique, la biographie de paysage appréhende l'interaction entre les structures physiques de l'environnement et les valeurs culturelles associées aux comportements dans la société, donc le paysage et la société s'influencent continuellement. Ensuite, la réutilisation, la réorganisation ...

du paysage peut se concentrer sur l'étude des interrelations entre les transformations spatiales, les changements sociaux et économiques et la construction et des identités locales dans la région (Roymans *et al.* 2009). Le fait de ne pas faire une rupture nette des chronologies, fait que le présent joue un rôle crucial dans la biographie. Ainsi, les narrations attachées aux identités, la participation communautaire dans le processus d'appréhension de valeurs attachées aux paysages et au patrimoine archéologique, sont autant de directions que peut prendre l'approche biographique (Bloemers *et al.* 2010 ; Kolen *et al.* 2015). De fait, le paysage est considéré comme un palimpseste complexe (Bailey 2007 ; Bloemers *et al.* 2010). En ce sens, la biographie de paysage est à la fois une description de l'histoire du paysage matériel et du monde des significations sociales et des idées individuelles greffées sur ce paysage pendant différentes périodes (Palang *et al.* 2011 : 345).

Les restes archéologiques, comme résultats d'activités humaines, sont constitués de lieux d'habitations, d'artéfacts, de ruines d'habitations et de espaces transformés manuellement. Ces signes expliquent normalement des changements continus des manifestations culturelles du paysage. Dans une perspective de longue durée, il se peut qu'il y ait un fort lien entre les choix d'installation et l'économie de subsistance, l'échange, l'acquisition de certaines matières premières. D'autres raisons peuvent être soulignées pour expliquer les phénomènes d'établissements. Durant les périodes coloniales, certaines raisons des choix d'habitations peuvent être appréhendées en raison de l'exploration des ressources et la vaste occupation des terres destinées au développement économique des territoires coloniaux, structurés par la fluctuation des populations conduisant à remodeler à grande échelle le paysage. Des espaces anciennement occupés et réaménagés expliquent en effet le caractère non linéaire du paysage (Renes 2015). Il faut prendre en compte les relations dynamiques entre les habitants d'un paysage et le monde qu'ils ont construit à travers le temps (Ingold 1993, 2000). Donc, le paysage est multi-temporel (Holtorf et Williams 2006 ; Roymans *et al.* 2009) et correspond à divers marqueurs sociaux qui peuvent être des objets mobiliers, des monuments que l'on peut comprendre à travers de multiples perspectives dans lesquelles l'archéologie joue un rôle déterminant.

3.4. Le rôle de l'archéologie dans la biographie du paysage

David et Thomas (2016 : 41) définissent l'archéologie du paysage comme une archéologie qui montre la façon dont les gens ont visualisé le monde et comment ils se sont engagés les uns avec les autres à travers l'espace, comment ils ont choisi de manipuler leur environnement ou comment ils ont été affectés de manière subliminale pour accomplir les choses par leurs circonstances locales. La nature comme élément à part entière du paysage est manipulée par les sociétés. Il y a toujours des impacts réciproques dans le couple humain/milieu. Les modèles d'établissement peuvent aussi influencer la manière dont les matériels sont fabriqués, circulés, écoulés et échangés au travers des

...et la réinterprétation des traces du passé dans le paysage forment le palimpseste. Par ailleurs, la façon dont diverses sociétés ont traité leur environnement au cours du temps se révèle importante. Enfin, le patrimoine archéologique et culturel fait partie de l'environnement dans l'expérience des humains. En cela, il ne doit pas être étudié comme une collection d'objets et de structures ayant une valeur objectivement déterminée, mais au contraire dans un contexte culturel historiquement changeant.

échelles réduites ou étendues. Étudier les dynamiques d'établissements dans le temps long, c'est aussi tenter de situer des facteurs historiques qui ont poussé à des abandons d'espaces occupés et à des manières dont ils sont réoccupés par de nouveaux acteurs.

Dans ce cas, l'archéologie ne se sert pas seulement des fouilles pour étudier la formation des places particulières, elle fait appel à des réflexions sur la façon dont les groupes se sont engagés pour créer un paysage dans lequel ils laissent leur empreinte. De ce fait, la cartographie archéologique et la distribution spatiale des sites se révèlent pertinentes dans l'appréhension du développement des établissements qui forment ce paysage. L'étude de la distribution des établissements archéologiques sans rupture nette de la chronologie est déterminante dans l'appréhension des activités humaines dans la longue durée. C'est une tentative de ne pas négliger les différentes formes d'indices d'occupations qui forment l'ensemble, dérivés des « contextes historiques particuliers dans des paysages particuliers » (Tilley 2017 : 12).

Si le paysage archéologique haïtien est particulier, c'est parce qu'il est construit sur plusieurs moments historiques, et que l'espace temporel qui constitue la chronologie des établissements n'est pas isolé. Le contexte historique explique que le dépeuplement amérindien éclaire en même temps les dynamiques d'établissements européens. L'étude biographique du paysage dans ce cas, nécessite de se pencher « sur la manière dont les sites, les monuments et les catégories spécifiques de paysages ont été transmis, transformés et vécus, ou tout simplement oubliés ou supprimés au fil du temps » [...], mais aussi sur « la réorganisation, la réutilisation et la modification de l'expérience des paysages dans lesquels ils se trouvaient » (Kolen et Renes 2015 : 27). Cela explique, par exemple, la façon dont les colons ont redéfini les espaces occupés, pour les remodeler et les transformer en des territoires coloniaux caractérisés par des paysages urbains en centres administratifs du pouvoir et ruraux : les habitations coloniales.

Ces territoires peuvent être considérés comme le résultat de la mise en valeur des habitations coloniales catégorisées par des propriétés privées, maintenues par des découpages parcellaires, de la création des pâturages et des lisières ainsi que des micro-réseaux routiers qui relient les plantations coloniales entre elles et les plantations aux ports destinés à embarquer des productions. Brayshay et Cleary (2002 : 6) décrivent par exemple le processus de formation des paysages colonisés, où les impérialistes²⁹ ont transplanté les idées et les idéaux en changeant radicalement les paysages, en transférant les notions britanniques de propriété et l'organisation sociale à des terres éloignées. Casid considère « deux technologies interdépendantes pour la production et la reproduction de la puissance coloniale française par hybridation » (paysage hybride). Il s'agit d'abord de :

« la transplantation et les transferts de plantes ou la greffe coloniale, ensuite
« les plans, et les «plans» de reproduction pour l'aménagement des plantations
et la machinerie ou le dessin colonial ». Elle entend « par transplantation, le

29 Cependant, la perception du paysage n'était pas statique dans les colonies britanniques de la Caraïbe, suivant les vues des intéressés. Des visions alternées décrivent la Caraïbe comme une terre édenique, royaume satanique ou les deux à la fois (les colons), – région habitée par la maladie et la brutalité (critiques/rédacteurs médicaux); cette représentation a été submergée sous la vision de paysage des planteurs et leurs alliés, qui exaltait plutôt les vertus des îles des Caraïbes et le système de plantation soutenus par les visions pittoresques et pastorales (Dillman 2015).

transfert de semences et de machines de la métropole, de plantes des Indes orientales, des îles du Pacifique, de l'Afrique, des Amériques continentales et même d'une île des Caraïbes ou d'une partie d'une île à l'autre ». Grâce à cet ensemble de stratégies, « l'administration coloniale et les plantations françaises ont remodelé économiquement, politiquement et esthétiquement ses possessions insulaires des Caraïbes en des paysages hybrides » (Casid 2005 : 30-31, traduction de l'auteur)³⁰.

La réappropriation et le remodelage du paysage engendrent un produit colonial institutionnalisé, distinct de surcroît, par la mise en valeur des lois et des réglementations. L'étude de la reconnaissance des sites coloniaux peut démontrer la matérialisation de l'institutionnalisation coloniale en s'appuyant sur la collecte des indices d'établissements coloniaux. Il paraît une nécessité, en archéologie, pour explorer l'idée de transformation coloniale du paysage, de considérer des vestiges comme documentations matérielles, qui se sont avérées les signes de ce changement fondamental, évoquant encore leurs anciens rôles en tant que lieux d'horreur et de violence, qui continuent de façonner les paysages contemporains (Hicks 2007).

Dans ce cas, approcher le paysage se révèle donc crucial à l'objectif de l'archéologie pour expliquer « le passé de l'humanité par sa capacité à faciliter la reconnaissance et l'évaluation des relations dynamiques et interdépendantes que les gens entretiennent avec les dimensions physiques, sociales et culturelles de leurs environnements spatiaux et temporels » (Anschuetz *et al.* 2001 : 159). Les sites amérindiens, coloniaux et nationaux, correspondent aux activités des groupes culturels dans la longue durée et déterminent l'essence du paysage. Knapp et Ashmore définissent ce dernier « comme l'arène dans laquelle et à travers laquelle la mémoire, l'identité, l'ordre social et la transformation sont construits, joués, réinventés et changés » (Knapp et Ashmore 1999 : 10).

Bender (1993 : 3) argumente que le paysage n'est jamais inerte, les gens sont directement associés avec lui et le modifient. C'est-à-dire que le paysage, concerne des lieux où les gens mènent des activités, qu'il soit dans le passé ou dans le présent, et implique aussi le futur. Des groupes culturels avaient laissé leur empreinte plusieurs millénaires en Haïti avant la révolution haïtienne du XIX^e siècle. Ce pan d'histoire traduit un palimpseste et nécessite d'appréhender le développement historique à long terme. Étudier le paysage dans cette approche de longue durée nécessite de le concevoir au regard des moments de transformations qui concernent les paysages amérindiens et coloniaux et les récits personnels des acteurs communautaires actuels sur ce patrimoine.

30 Dans cette même idée des paysages hybrides élaborée par Casid, le phénomène de transculturation étudié par Ortiz (1995) explique plus profondément la vie quotidienne dans les habitations coloniales comme l'ancrage de la complexité entre groupes culturels issus de différentes tribus d'Afrique, des Européens des technologies de productions d'intégration de nouvelles plantes, de considération des plantes alimentaires locales. Cette vie quotidienne se manifeste par des souffrances, des luttes, des contradictions, des influences mutuelles, des refus et de la soumission. Dans cette vie quotidienne se jouent les rapports de pouvoirs et de résistance et des dynamiques de transculturation. La vision d'Ortiz, se basant sur une approche bidirectionnelle, prend en compte les influences d'un groupe sur une autre et vice versa. L'esclave, comme catégorie dominée, forge des résistances sur toutes ses formes, soit au sein, soit en dehors de la plantation coloniale. En outre, les colonisateurs ont adapté leur mode d'alimentation aux ressources endogènes trouvées sur place et les Africains mis en esclavage ont adopté des formes de culture, de techniques et de consommation locales.

3.5. Paysage amérindien

Le paysage précolonial de la Caraïbe s'est avéré très complexe en raison des multiples configurations sociales, culturelles, linguistiques et d'échanges (Hofman *et al.* 2008, 2007 ; Rodriguez Ramos 2007). Il représentait une forme de mosaïque culturelle à la veille de la période coloniale (Wilson 1993). Les groupes culturels n'étaient jamais socialement isolés, mais ils étaient fortement interconnectés et avaient établi des réseaux d'échanges des matières premières et des biens (Hofman *et al.* 2007, 2011, 2014 ; Hofman et Bright 2010 ; Hofman et Hoogland 2011 ; Knippeberg 2006 ; Rodríguez Ramos 2010). Le processus de transformation du paysage de la Caraïbe remonte aux premières installations des groupes de l'Âge archaïque qui se sont déjà engagés à créer un paysage complexe par la mise en place des réseaux d'interactions. Au-delà des matières premières et des biens, des évidences phytogéographiques montrent que des plantes alimentaires représentaient l'un des vecteurs dans les réseaux d'échanges de biens et d'idées entre l'Isthmo-Colombien et les Antilles (Hofman *et al.* 2010 ; Rodriguez Ramos 2010, 2011a, 2011b, 2013 ; Rodriguez Ramos et Pagán Jiménez 2006 ; Rodriguez Ramos *et al.* 2013 ; Pagán Jiménez 2011, 2013 ; Pagán Jiménez *et al.* 2005). Les réseaux d'échanges auraient dû contribuer aux dynamiques, aux modèles de peuplement et à la transformation du paysage dans la Caraïbe. En effet, l'organisation sociale des groupes issus de l'Amérique du sud a découlé en un morcellement culturel dans la Caraïbe (voir Bonnissent 2008 ; Vidal *et al.*, 2004) des groupes céramiques, qui allait transformer le paysage social de la Caraïbe en une mosaïque culturelle et donner naissance à des microrégions culturelles (Hofman 1993).

Dans l'objectif de « conceptualiser les ensembles d'entités géographiques et leurs modalités d'interaction » [...], Benoit Bérard a exploré « les mécanismes de dynamiques historiques précoloniales » (2013a : 151 ; 2018), à partir d'une proposition influencée par la géographie sociale. Cette proposition est à prendre en compte dans un regard scientifique concernant des échelles de l'exploitation du territoire qui sont divisées en échelle de territoire résidentiel, échelle de territoire économique, et échelle de territoire symbolique. Elles révèlent autant de catégorisations que peut attribuer l'analyse paysagère des établissements précoloniaux de la Caraïbe.

Les interactions intercommunautaires et l'exploitation des ressources naturelles à l'échelle micro/macro régionale témoignent des aspects cruciaux dans l'appréhension de la façon dont les groupes culturels précoloniaux ont transformé le paysage (Hofman *et al.* 2007). Cependant l'idée des échelles de territoire qu'évoque Bérard ne peut être appréhendée sans tenir compte des dynamiques culturelles du paysage liées, non seulement aux processus, mais aussi aux modèles d'établissement. Dans ce cas, l'étude sur les paysages amérindiens peut alimenter de nouvelles perspectives sur les modèles d'appropriation physique de l'espace qui impliquent des échanges et des négociations du territoire conduisant à son façonnage caractérisé par des empreintes de divers groupes culturels.

L'étude du paysage amérindien peut améliorer les méthodologies employées dans le cadre des investigations de reconnaissances sur les modes d'implantations dans l'espace (Altes 2013 ; Blick *et al.* 2011 ; Brughmans *et al.* 2017 ; Capobianco 2005 ; Cooper 2008, 2010 ; Curet 1992 ; De Ruiter 2012 ; De Waal 2006 ; Hardy 2008 ; Herrera Malatesta 2018 ; Keegan 1985 ; Koski-Karel 2002 ; Lyew-Ayee et Conolley 2008 ; Moore et Tremmel 1997 ; Reid 2008 ; Sonneman *et al.* 2015 ; Torres 2010 ; Ulloa

Hung 2014 ; Watters 1980 ; Wilson 1989). Si beaucoup de sites amérindiens ont été documentés majoritairement dans les espaces côtiers des Grandes Antilles (Blick *et al.* 2011 ; Keegan 1992), l'intérieur des terres n'a pourtant pas été négligeable dans le processus d'installations précoloniales (De Ruiter 2012 ; Herrera Malatesta 2018 ; Hofman *et al.* 2018 ; Koski-Karell 2002 ; Moore et Tremmel 1997 ; Torres 2010 ; Ulloa Hung 2014).

Dans le but de comprendre les modèles d'établissements amérindiens, des archéologues s'appuient sur le système informatique géographique (SIG) afin d'appréhender les paysages amérindiens dans les Caraïbes. L'utilisation de cet outil d'analyse permet d'étudier de manière plus pertinente la répartition des sites archéologiques dans le paysage au regard des différentes caractéristiques écologiques (Herrera Malatesta 2018). Joshua Torres (2010) a démontré comment les circonstances historiques de l'établissement et de la géographie ont façonné l'organisation à l'échelle locale et régionale de Tibes, à Porto Rico. Il a conclu que l'un des principaux processus associés au développement de Tibes était les relations développées entre les groupes sociaux dans le paysage au travers des pratiques sociales quotidiennes et rituelles, qui influençaient le degré auquel les groupes partageaient des formes de sens et de comportement en tant qu'individus et membres d'une communauté.

L'impulsion d'une nouvelle vision de la façon dont les Amérindiens ont transformé le paysage au regard de leur activité quotidienne a ainsi fortement marqué l'humanité ou par une fécondité d'approches sur les dynamiques d'établissements de l'île particulièrement. La cartographie archéologique réalisée par C. Moore, par exemple, est le premier matériel présentant les modèles d'établissements amérindiens d'Haïti. C'est un document informatif, pourtant capital, car l'auteur a mis en évidence une catégorisation typologique et culturelle des sites recensés, basée sur l'affiliation culturelle, l'extension et la distance des sites à la mer (Moore et Tremmel 1997). S'ensuivent les travaux de Daniel Koski-Karell qui consistent à évaluer les potentiels archéologiques et à analyser les dynamiques de peuplements de la région. C'est particulièrement dans ce contexte que Koski-Karell (2002), a exploré les types de peuplement amérindien et leur contexte écologique dans le nord d' Haïti. L'accent est donc mis sur une approche anthropologique qui consiste à considérer les relations entre les aspects environnementaux naturels et l'occupation humaine. Le travail comprend aussi une approche fondée sur l'extension des sites amérindiens pour les classer par type d'habitation et faire une analyse de leur répartition dans le paysage.

Jorge Ulloa Hung (2014) a évalué la diversité culturelle du nord de la République Dominicaine. Il a mis en évidence les circonstances qui affectent l'interaction inter-régionale et locale entre les communautés amérindiennes qui peuplaient la zone [de Puerto-Plata] pendant les périodes céramiques. Les différents sites archéologiques ont permis de souligner la coexistence des communautés ayant des expressions culturelles différentes reflétant un paysage culturel particulier dans lequel le développement des divers types d'interactions se reflète dans les styles céramiques.

La construction du paysage amérindien est évaluée plus largement dans la thèse de doctorat d'Eduardo Herrera Malatesta (2018). En effet, la question de pratiques sociales quotidiennes est étudiée en mettant en perspective des relations développées entre les groupes culturels et l'environnement autour du *Taskcape* (Herrera Malatesta 2018). Ingold (1993) a inventé le concept de *Taskcape* pour faire référence à la mise en

forme du paysage par les pratiques quotidiennes des groupes humains dans la temporalité. En effet, le travail d'Herrera Malatesta est influencé par cette approche prônée par Ingold et a évalué les modèles d'établissements amérindiens en association aux distributions des cultures matérielles particulièrement dans la région de Montécristi, province voisine du département du Nord-Est de la République d'Haïti. Herrera Malatesta s'intéresse de près à l'analyse spatiale et à la modélisation du système de peuplement amérindien de la période amérindienne au début de la période coloniale espagnole. Il s'agit de comprendre la transformation du paysage par l'utilisation de l'analyse spatiale qui prend en compte les productions matérielles et les établissements amérindiens, les différentes modalités adaptées par ces derniers pour façonner le paysage. Il soutient l'idée d'une transformation qui se produit à un double niveau quotidien et imaginaire. Le premier est relatif aux activités quotidiennes au niveau des tâches de pratiques et de déplacements qui caractérisaient l'activité quotidienne des Amérindiens avant l'arrivée des Espagnols. Le deuxième est lié aux représentations faites par ces derniers, du monde amérindien conduisant à la transformation de leur paysage (Herrera Malatesta 2018 : 260-267). Hofman *et alii* (2018) soutiennent que les données archéologiques issues de la bande nord de l'île révèlent l'existence d'un paysage socioculturel complexe divers à la veille de l'invasion coloniale de 1492. Ils avancent que le modèle de peuplement, la gestion de l'espace régional et local, ainsi que le mélange des styles observés dans la production céramique de la région font allusion à la diversité sociale et culturelle évoquée par les Européens au moment du contact (Hofman *et al.* 2018 : 15). Dans ce cas, l'étude comparative des groupes culturels du paysage amérindien peut révéler des biographies interpersonnelles et des visions du monde différentes en tant que produit de l'expérience de divergence culturelle dans une région (Pagan-Jimenez 2009). Par conséquent l'archéologie amérindienne recèle de véritables éléments permettant d'investiguer les impacts de l'invasion coloniale sur le paysage culturel, en association avec les traces archéologiques de la colonisation européenne en Haïti.

3.6. Paysage colonial

La construction du paysage dans le contexte colonial est le fruit des observations scientifiques et de perceptions des colonisateurs pour légitimer l'impérialisme McClellan III (2002) comme un acte de violence géographique à travers lequel les espaces explorés sont contrôlés scientifiquement et culturellement (Sluyter 2001). Des sciences considérées comme sciences coloniales d'alors telles que la géographie et l'anthropologie ont joué un rôle déterminant dans la mise en place de l'Empire colonial tout en assurant et en imposant des cadres géographiques (Blais 2004 ; Blais *et al.* 2011). Ceci est fait par un ensemble de connaissances qui sont mobilisées non seulement pour maintenir la domination politique sur les territoires colonisés (Blais 2004 ; Blais *et al.* 2011 ; Brayshay Cleary 2002), mais également pour permettre l'accroissement et l'élargissement de la base économique (McClellan III 2002). Si le paysage colonial est créé à partir d'un ensemble des paramètres idéologiques, économiques et religieux issus de l'émergence du colonialisme, les relations aux paysages changent pendant la colonisation européenne au travers des significations des pensées et des pratiques spatiales, ce qui implique des engagements avec le paysage du point de vue matériel et conceptuel (Scott 2006, 2008 ; King 1999 ; Sluyter 2002).

L'invention du paysage colonial concorde avec l'idée de peupler les « espaces vides » et de les transformer en des domaines de l'exclusivité³¹. Cette exclusivité est la base de la question de propriété privée, qui est illustrée par le fait que la terre est divisée en parcelles, concédées aux colons et définies par des frontières au niveau de chaque plantation. Cette dernière constitue la base économique de la société esclavagiste. En effet, le paysage colonial correspond à l'ensemble de plantations coloniales des zones rurales ainsi que les infrastructures coloniales des zones urbaines comme le centre administratif du pouvoir colonial. Dans ce cas, l'urbanisme colonial est lu comme l'expression d'une conception coloniale plus large de l'espace, sa manifestation la plus explicite, le symbole d'une victoire sur l'espace sauvage du territoire précolonial (Blais 2009 : 151).

Cependant, la mise en œuvre des habitations coloniales est dessinée pour maintenir de manière pérenne et pour donner forme à des territoires coloniaux, les rendant très complexes sur le plan matériel et conceptuel au travers des forces sociales et écologiques. Ces dynamiques prennent place par des relations complexes entre asservis/colonisés et colonisateurs dans un espace social et produisent des choses matérielles permettant de saisir des modes de rapports entretenus dans le paysage du passé (Cossin et Hauser 2007 ; Sluyter 2001). La culture matérielle issue des contextes archéologiques coloniaux apporte des substances à l'archéologie pour l'interprétation des informations historiques dans des contextes temporels et spatiaux que les textes et l'histoire orale n'ont pas pu élucider (Brumfiel 2003 : 207).

Les indices d'établissements coloniaux reflètent une dimension matérielle du paysage colonial constitué des plantations agricoles, des mines, des centres urbains, des constructions militaires et toute autre évidence relative aux activités coloniales. La culture matérielle issue des contextes coloniaux s'inscrit donc dans une double dimension à la fois mobile et immobile. Cette dernière peut expliquer divers types de demeures coloniales et des statuts sociaux des habitants. Donc, le paysage colonial, aussi complexe que soit ce vaste sujet, fait appel à plusieurs approches de l'archéologie historique, qui s'intéresse autant au particulier qu'au général du fait colonial.

En effet, elle s'intéresse à des dimensions matérielles dans l'étude de l'aspect social des formations politiques et économiques des années antérieures (Croucher et Weiss 2011 : 2). Le capitalisme et le colonialisme, par exemple, comme produit représentant des notions centrales sont mis en relief en archéologie historique et sont vitaux pour analyser le passé (voir Croucher 2015 : 1 ; Croucher et Weiss 2011 : 3). Ces thématiques embrassent un ensemble d'autres sujets en rapport aux modes de vie

31 Par exemple, généralement le paysage naturel a donc servi de tête de pont pour la colonisation espagnole subissant les premières transformations matérielles dues aux différents impacts qu'elle a générés (Sluyter 1999). Andrew Sluyter (2001), en analysant les le paysage colonial de l'Amérique du Sud, montre comment les rapports aux paysages ont pris place au travers des interrelations complexes entre colonisateurs, colonisés et environnement. Il démontre au travers de ces trois aspects la lutte entre colonisateur et colonisé pour le contrôle de l'espace. Celle-ci s'était avérée une catégorie appropriée et adéquate pour signifier l'environnement à partir des contrôles de l'espace, des territoires et des paysages (Sluyter 2001). Ceci met l'accent sur l'engagement des Espagnols avec le paysage, par exemple entre 1520 au XVII^e siècle au Pérou, au cours desquels de nouveaux paysages coloniaux ont émergé. Scott (2006 : 482) évoque la nécessité de reconnaître les façons dont les paysages coloniaux ont été constitués par des pratiques matérielles et discursives de caractère quotidien. Ces pratiques génèrent des impacts fugaces issus de l'invasion coloniale qui prennent racine dans le domaine des activités quotidiennes et locales de la vie coloniale.

adaptés dans des territoires ayant été impliqués dans la colonisation dans le monde. Le capitalisme et le colonialisme impliquent trois niveaux : économique, politique et idéologique (Orser 1989 : 35). L'archéologie peut permettre, du point de vue matériel, d'étudier la manifestation de ces trois niveaux, dont les plantations coloniales reflètent le développement du système capitaliste (Mintz 1985). Ce dernier génère le processus de changement du paysage des territoires colonisés puisqu'il s'agit de réorganisation des espaces précoloniaux considérés comme vides et muets.

Les systèmes coloniaux se développaient parallèlement dans la Caraïbe, s'appuyant sur l'exploitation capitaliste et mercantile (Horowitz 1971 : 3) et sur l'esclavage pour maximiser des profits économiques. Ces derniers, en rapport avec colonialisme, ont donc été longtemps étudiés par des géographes historiques de la Caraïbe (Higman 1986a, 1986b, 1987, 1989 ; Pulsipher 1994 ; Watts 1987). En général, les multiples problématiques abordées dans l'archéologie historique peuvent être affiliées à l'étude du paysage colonial selon des angles variés, dans la mesure où le paysage colonial envisage les empreintes européennes relatives à l'invasion coloniale de 1492 à la fin du colonialisme. En ce sens, l'étude du paysage colonial se révèle très complexe et suscite des études impliquant plusieurs angles thématiques et un vaste champ chronologique et régional.

Les thématiques relatives à la transculturation, l'ethnogenèse, l'interaction, la créolisation sont particulièrement mises en avant pour décrire le processus de la formation socioculturelle de la Caraïbe pendant la période coloniale avec les Espagnols (Deagan 1995 ; Deagan et Cruxent 2002 ; Ewen 1991 ; Ortiz 1947). Le système de l'*Encomienda* comme institution coloniale espagnole a eu de grands impacts sur le paysage résultant de l'exploitation des habitants originels de la Caraïbe et de leur terre. C'est un contexte colonial particulier qui impliquait des interactions entre divers groupes sociaux et ethniques évolués dans les espaces coloniaux établis par les Espagnols, notamment dans les nouvelles configurations urbaines élaborées pendant la période coloniale (Deagan 1995 ; Deagan et Cruxent 2002 ; Valcárcel Rojas 2012) suite aux déplacements forcés et aux traites inter-insulaires des natifs. Ce contexte a engendré des transformations culturelles rapides dans la production de la culture matérielle. Il est révélé par exemple que des céramiques utilitaires produites localement dans le contexte colonial ont des influences africaine et amérindienne (Ewen 1991 : 103 ; Smith 1995) et ont aussi incorporé certaines techniques européennes (Deagan 1985, 1995 ; Ernst et Hofman 2017). Cette transformation a aussi pris forme au niveau biologique, dans le comportement alimentaire, les pratiques économiques, religieuses et sociales (Pesoutova 2019 ; Pesoutova et Hofman 2016). En dehors des normes coloniales qui sont établies dans les activités urbaines, minières et les plantations, d'autres formes d'interaction et de transculturation ont pris place spécialement dans les espaces de marronnage (Arrom et García Arévalo 1986 ; Vega 1979). À Cuba, si le système de l'*Encomienda* est largement bien documenté du point de vue historique (Leví : 1975-1992), il a fallu des évidences archéologiques pour mettre au jour le processus d'interactions culturelles au cours de ce système impliquant l'ethnogenèse et la formation de l'identité dans le contexte colonial (Valcárcel Rojas 2016).

Après la fin du système de l'*Encomienda* en 1525, les plantations sucrières espagnoles continuèrent à se développer là où l'Espagne contrôlait la majorité des territoires coloniaux de la Caraïbe. Mais au cours des XVI^e et XVII^e siècles, ce sont l'Espagne et la

France qui contrôlaient la production de la canne à sucre dans la Caraïbe. Robyn P. Woodward (2011) a exploré l'industrie, l'économie agricole et les relations sociales des établissements espagnols du site Seville La Nueva de la Jamaïque. Woodward évoque qu'elles sont liées à un système féodal et suggère que pendant les premières décennies du XVI^e siècle, l'industrie du sucre des Caraïbes n'était pas uniformément préfigurée en tant que production de plantation à grande échelle fondée entièrement sur le travail des Africains mis en esclavage (Woodward 2011).

Les recherches archéologiques qui concernent plus largement les plantations coloniales regroupent un nombre important de travaux réalisés localement dans plusieurs îles de la Caraïbe (Armstrong 2003, 2011 ; Armstrong et Kelly 2000 ; Armstrong et Hauser 2004 ; Delle 1998 ; Delpuech 2001 ; Farnsworth 2001 ; Gilmore III 2006 ; Handler 2009 ; Hauser 2008 ; Haviser 2001 ; Hicks 2007 ; Kelly 2002 ; 2004 ; Lenik 2009 ; Pulsipher et Goodwin 1999 ; Wilkie et Farnsworth 2005). S'ajoutent à cela des travaux sur la diaspora africaine, qui impliquent différents aspects dont des activités rituelles (Armstrong et Fleishman 2003 ; Haviser 1999) et des réseaux d'activités économiques utilisés par des Africains asservis dans les plantations coloniales (Bates 2016 ; Hauser 2008 ; Smith et Bassett 2016) de la vie des asservis dans les plantations (Kelly 2011). Certains travaux concernent la dimension spatiale des plantations (*ex.* Armstrong et Kelly 2000 ; Higman 2005 ; Leech 2007), impliquant des rapports de pouvoir et de contrôle (Armstrong 2003 ; Armstrong et Kelly 2000 ; Delle 1998, 1999, 2002, 2013 ; Handler 2009 ; Higman 2001).

Pour comprendre la transformation des activités sociales des africains mis en esclavage, Armstrong a mis l'accent sur la culture matérielle récoltée au sein des plantations coloniales. Cette approche se base sur un modèle spatial pour expliquer la distribution des demeures au sein des plantations coloniales (Armstrong 1990) puisqu'au sein du paysage colonial, les technologies développées pour faire profiter le système résultent du lien capitaliste (Delle 1998). J. Delle se sert de l'approche matérialiste dialectique pour interpréter les réalités matérielles et sociales des plantations coloniales de la Jamaïque, et considère le paysage colonial comme inégalité spatiale (Delle 1998, 2013). Selon cette perspective, il a considéré la plantation coloniale comme une réalité complexe définie par des contradictions sociales entre différentes classes, notamment les Africains mis en esclavage sur qui se repose l'économie de production (Delle 2013). Cette dernière, comme le soubassement du capitalisme, est configurée au travers de « *Visual economy* » qui déformait et légitimait la violence du système esclavagiste sur lequel sa domination était fondée (Cossin et Hauser 2015). Ainsi, la cartographie des établissements coloniaux peut jouer un rôle crucial dans le processus d'appréhension de l'économie spatiale et du contrôle social au sein des plantations coloniales (Higman 1987, 1988 ; Delle 1998). Le paysage des plantations coloniales est corrélé à la dimension matérielle impliquant les différents acteurs qui y développent des rapports quotidiens.

La culture matérielle, par exemple les productions locales céramiques, ne peuvent pourtant être considérées comme la seule catégorie qui définit cette corrélation. Car, certaines catégories, au-delà des constructions de maisons coloniales de différentes formes, sont créées pour distinguer des plantations. Il s'agit des frontières entre les plantations, par exemple, qui impliquent à la fois une dimension conceptuelle et matérielle marquée par la façon dont les terres coloniales ont été concédées et les titres de propriété ont été négociés. Il s'agit d'une transformation radicale du territoire avec

l'introduction des lignes pour marquer des limites des plantations comme propriétés privées. Dans le contexte des relations entre colonisateurs et colonisés, comme contexte plus large, Tuhiwai (1999 : 53) explique que la ligne est importante parce qu'elle a été utilisée pour cartographier le territoire, pour arpenter et marquer les limites du pouvoir colonial. De manière générale, la cartographie coloniale s'est avérée une puissante technologie de contrôle du territoire, de manipulation de l'espace (Hauser 2011 : 137). Les cartes cadastrales coloniales doivent montrer tous les attributs du paysage. D'après Stone (1988), elles ont spécifié des parcelles précises dans des territoires colonisés appropriés; les cartes ont permis aux états impériaux d'aliéner leurs domaines coloniaux, de les peupler et de les contrôler (Kain 2002 : 21). Comme instruments réels de l'impérialisme, elles étaient une mesure de l'intérêt d'un individu dans une nouvelle nation (Kain 2002 : 21). C'est aussi un moyen de dessiner des frontières. Dans le cas des plantations coloniales distribuées à l'échelle micro/régionales, les frontières peuvent être caractérisées par des lignes visibles séparant les propriétés privées, les espaces vides (habitables), les milieux ruraux et urbains. Des anciennes cartes coloniales peuvent démontrer la dimension matérielle et symbolique des frontières constituant un aspect fondamental des habitations coloniales. Les cartes coloniales peuvent être considérées comme artéfacts (Jacob 2006 ; cf. Rodriguez 2014) permettant, dans le cadre spatial, d'analyser les dynamiques d'occupations et d'implantations et la façon dont les organes de pouvoir ont été configurés (bâtiments militaires, églises, villes, habitations). Elles permettent d'embrasser sur le plan spatial la façon dont le paysage a été reconfiguré et renégocié entre colonisateurs et colonisés, ainsi qu'entre colonisateurs eux-mêmes.

Lydia Pulsipher (1987) a analysé une ancienne carte topographique de Montserrat réalisée en 1673, et a permis de confirmer des indices archéologiques relatifs aux informations historiques de la carte, bien que certaines informations ne puissent pas toujours être vérifiées. Car, Koby (2013), au travers d'une analyse modélisée digitale, a remarqué que l'exactitude d'une carte coloniale de la Barbade réalisée en 1764 peut être remise en question lorsqu'elle est comparée avec le recensement des plantations de 1679. Généralement, les cartes coloniales sont des sources potentiellement riches d'informations sur le passé, fournissant des représentations visuelles des caractéristiques physiques, des relations spatiales et des effets de l'activité humaine qui peuvent rarement être acquis à partir d'autres types de sources.

3.7. La biographie du paysage : une étude du paysage de longue durée en Haïti

L'approche biographique du paysage offre une excellente possibilité pour étudier les moments changeants sur une longue durée³². Elle se penche, non seulement sur les indices matériels (artéfacts, ruines), mais elle s'intéresse également aux récits et aux significations culturelles, sociales et symboliques associées aux choses matérielles. Haïti a donc connu de profondes transformations sociales et culturelles, une forme radicale qui s'expose depuis l'invasion coloniale espagnole. C'est donc une succession de pas-

32 L'approche biographique peut être mise en évidence en se focalisant sur les paysages historiques avec l'accent mis sur des gens et des lieux (Tatlioglu 2010, 2013) témoignant de nouvelles stratégies dans les processus d'études de l'archéologie historique (Mytum 2010).

sages : celui du peuplement amérindien, suivi par celui dû aux occupations coloniales, et enfin celui d'un territoire non colonial après l'indépendance haïtienne en 1804. Les empreintes de tous les groupes culturels constituent une histoire culturelle à plusieurs couches que l'on peut observer par la distribution spatiale des sites archéologiques : amérindiens, coloniaux, modernes, et des éléments ethnographiques. Chacun de ces éléments associés à des valeurs, des significations culturelles et des narrations différentes, chacune contribuant à la forme que prend le paysage culturel (Bloemers *et al.* 2010 ; Kolen *et al.* 2015 ; Roymans *et al.* 2009).

Les recherches sur l'archéologie caribéenne sont très riches et diversifiées. Mais elles concernent des approches et méthodologies qui privilégient le plus souvent la rupture nette entre le passé et le présent, et le sens pointu de la nature multicouche des paysages (Roymans *et al.* 2009) n'est pas toujours envisagé.

L'approche biographique du paysage est pourtant un regard englobant tous les indices d'établissements dans un espace donné comme éléments qui sont en relation, constituant un palimpseste complexe, non pas comme des couches qui sont justes superposées, mais comme des éléments culturels interconnectés. C'est-à-dire que les événements historiques même dans leur dimension chronologique sont en relation. Pourtant peu d'attention est réservée à l'étude archéologique dans la longue durée dans la Caraïbe (ex. Bain *et al.* 2017 ; Samson 2016).

Par conséquent, la biographie du paysage s'avère la démarche la plus pertinente pour comprendre les développements historiques d'Haïti, car elle permet d'analyser l'histoire culturelle du paysage dans son passé profond en prenant en compte les différentes strates historiques qui le façonnent.

En basant sur les idées de Kolen (1995; 2005) et Roymans (1995), Roymans et ses collègues (2009 : 339) soutiennent que toutes les transformations du paysage impliquent nécessairement une réorganisation, une réutilisation et une représentation du passé, ce qui donne au développement du paysage un caractère presque non linéaire. En effet, la réorganisation des espaces prend des dimensions extensives avec le colonialisme européen dans des territoires colonisés (Banivanua-Mar et Edmonds 2010). Ces activités sont naturellement associées au réaménagement par la force des groupes culturels dont les peuples colonisés et ceux transportés pour travailler comme esclaves dans l'espace colonial. Cela crée de nouvelles démographies sociales au sein d'un nouveau paysage [colonial], caractérisé par des zones d'exploitations agricoles, des milieux urbains, des édifices de défenses, des routes coloniales, des espaces sociaux, etc. (Banivanua-Mar et Edmond 2010 : 3).

Étudier le paysage par le biais de l'approche biographique c'est essayer de comprendre les différentes activités exercées par groupes culturels (*authorship*) dans la durée. Donald Meinig avance que le paysage est une « accumulation de données extrêmement riches sur les peuples et les sociétés qui l'ont créé [...] » (Meinig 1979 : 44). Dans ce cas, l'étudier sur du long terme nécessite des données interdisciplinaires. C'est en cela que le long terme considère non seulement les vestiges archéologiques comme indices de transformation et de multicouches, mais ethnographiquement comme éléments qui montrent la façon de vivre et d'envisager l'environnement des communautés qui ont été impliquées dans la construction de la forme actuelle du paysage.

Des éléments de continuités relatifs aux pratiques culturelles et économiques émanant des groupes culturels du passé, des lieux réutilisés et continuellement habi-

tés constituent des éléments culturels dans le paysage actuel d'Haïti (Hofman *et al.* 2018 ; Jean et Hofman 2018). Par conséquent, une approche biographique du paysage considère les traces du passé insérées dans l'environnement matériel contemporain comme des éléments culturels pouvant alimenter des sentiments d'appartenance, de la construction de la mémoire selon les particuliers et les communautés qui les gardent.

Les sites archéologiques sont des traces des activités que les gens ont laissées derrière eux; on peut les analyser pour comprendre non seulement le passé mais aussi la manière dont ils sont réappropriés et négligés dans le présent. Laurent Olivier (2011 : 312) a raison de mentionner que « ce sont des monuments, des objets, mais aussi des paysages et des lieux qui ont constitué le matériau à partir duquel les sociétés ont construit leur identité ». L'archéologie en ce sens, peut s'interroger sur les valeurs, les attachements et les significations de ces sites pour les gens qui les sont réappropriés (Bender 1995). Des chercheurs restent convainçants sur l'idée que des objets ont connu diverses trajectoires, réinterprétations culturelles, et de changements du point de vue de leurs valeurs, de leurs significations, de leurs fonctions dans le temps (Appadurai 1986 ; Breukel 2019 ; Kopytoff 1986).

Les vestiges coloniaux, par exemple, sont des restes qui expliquent le changement du paysage, parce qu'ils correspondent à de nouvelles cultures matérielles et sont des signes de nouvelles stratégies d'établissements de différents groupes culturels. Mais, ils montrent aussi les acteurs oubliés, disparus du registre documentaire, des marginalisés non pris en compte dans les documents historiques, les dominés sans voix, qui ont pourtant joué un rôle crucial dans le façonnage du paysage. Par exemple, les ruines des établissements coloniaux ne sont pas seulement des évidences qui nous renseignent sur les colonisateurs, mais elles nous informent aussi sur les asservis impliqués dans la vie socioéconomique des habitations et aujourd'hui certains des descendants de ces asservis ont joué un rôle important, à la fois dans leur destruction et dans leur préservation. Les restes des habitations coloniales que l'on peut considérer comme des « débris de l'empire colonial » français (voir Stoler 2013) peuvent être réappropriés et habités de manière persistante par des communautés ou par des individus, il paraît une nécessité de considérer les significations qui leur sont associées (King 1997 ; Stanton *et al.* 2008). La biographie du paysage dans le cas de l'archéologie historique ne nous limite pas à l'étude de la matérialité des communautés amérindiennes ou du système colonial, mais peut assurer aussi une approche intégrée qui consiste à explorer la perception des communautés ou des acteurs particuliers vivant dans des contextes postcoloniaux qui interagissent avec ces éléments du paysage créés au cours des périodes amérindiennes et coloniales³³.

Il est important, par exemple, de comprendre la place du paysage dans les projets coloniaux et comment le paysage colonial doit être analysé en utilisant les éléments qui expliquent son déclin (Delle 2013). Donc, le paysage colonial est une composante du paysage de longue durée, qui peut élucider les stratégies mises en place pour effacer et transformer le paysage des groupes antérieurs. La ligne conductrice de cette thèse a

33 Car, au travers de la perspective biographique, les études archéologiques s'intéressent de près aux complexités spatiales et temporelles de lieux spécifiques situés à l'intérieur du paysage (environnement naturel), par rapport aux façons dont les sociétés humaines subséquentes ont structuré leurs mondes matériels à partir des nombreuses traces laissées par les générations précédentes.

choisi la direction relative aux établissements sur le temps long pour analyser les éléments culturels liés aux développements historiques comme un palimpseste complexe.

3.8. Conclusion

Si le paysage est façonné à partir de multiples actions émanant de divers groupes humains au cours du temps, la vision par les occupants des lieux qu'ils ont habités n'a pas été univoque. Par conséquent, les dynamiques d'établissement des peuples sont un long processus qui engendre des perceptions différentes du milieu. Les groupes amérindiens, coloniaux et haïtiens ont tous laissé leur empreinte pour créer le paysage. L'archéologie peut détecter l'organisation des établissements passés, associés aux mécanismes des relations humaines exercées dans un espace donné. Les différents types d'établissements insérés dans la région correspondent à un paysage multicouche de divers groupes culturels qu'il faut saisir dans sa durée. L'approche biographique pour étudier le développement historique est la plus adaptée pour comprendre les mécanismes des transformations qui se sont opérés sur le long terme. Cette approche peut se réaliser en mobilisant généralement une perspective interdisciplinaire principalement basée sur les données archéologiques associées à celles historiques et ethnographiques. Les pages qui suivent expliquent en quoi consistent les méthodes d'acquisition de ces données et la manière dont elles sont utilisées.